

Le dimanche d'Émilie

Carole Massé

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15061ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massé, C. (1992). Le dimanche d'Émilie. *Moebius*, (54-55), 131–134.

LE DIMANCHE D'ÉMILIE

Carole Massé

Je n'avais jamais cru au dimanche. Jamais. Ni au jour de repos, ni au jour de fête. Surtout, je n'avais jamais cru à l'enfance, même enfant. Je jetais sur la vie un regard non pas de vieillard, car le vieillard encore a une mémoire, c'est-à-dire un passé pour y cadénasser ce qui ne fut pas désiré, mais un regard de morte. Hier, aujourd'hui ou demain, qu'était-ce? Mercredi ou samedi ne faisait aucune différence. La tragédie était le seul temps dans lequel je conjuguais des verbes aussi disparates que manger et dormir. Mais l'expression reste trop faible, trop jolie. C'est faire de la littérature autour de flaques de sang. Pourtant écrire est le seul métier que j'aie pu trouver pour m'ouvrir une porte de l'autre côté du cadavre qui barrait l'entrée dans le temps.

Je ne croyais pas au dimanche, à la fête, à l'enfance, mais j'ai cru en Émilie qui m'a regardée au fond de mon lit où je me tenais, immobile et vide comme un seul cri peut l'être. Ç'a été d'abord par un frisson d'horreur que je l'accueillis dans mon intimité ou, autrement dit, ce fut par

sa capacité d'intimidation qu'elle s'imposa à moi. Pourtant, il y en avait eu d'autres avant elle, qui s'entassaient maintenant dans un coin de ma chambre, mais aucune n'avait ces yeux-là, noirs de rage contenue.

Je lui donnais neuf ans, moi, je n'avais pas d'âge. Longtemps, je fis semblant de rien. Nous restions, chacune à une extrémité du lit, à nous dévisager comme des chiens de faïence. Ses yeux me suivaient où que j'aille. Mes premiers rêves d'enfant se résumaient à l'effroi de tomber dans ces puits béants. Elle avait une manière de ne pas être là où elle était qui me coupait le souffle. Il fallait voir comment, en occupant une partie de mon territoire vital, elle m'ignorait royalement; comment, lorsque je lui refusais toute pitance, elle me rejetait du revers de la main; et surtout comment, sacrifiée aux rayons de soleil qui embrasaient la fenêtre de ma chambre, elle dédaignait avec sauvagerie l'ombre où je me blottissais.

Je scrutais son visage nuit et jour. Je surveillais les moindres changements de température qui auraient pu avoir des répercussions sur son organisme. Sans me lasser, j'examinais à la loupe la texture de sa peau. L'accident survint alors qu'elle cuisait au soleil sans mot dire depuis une éternité. Sur sa joue, je surpris une larme. Une secousse m'ébranla. Émilie pouvait donc s'oublier? Il m'était enfin prouvé que j'étais plus dure et coriace qu'elle! Émilie ne pouvait succomber à l'émotion que parce que moi, je dominais les méandres de la vie affective : mon règne était sans égal! Mais alors pourquoi, assurée de ma supériorité, me suis-je jetée à son cou en tremblant?

Émilie portait une robe noire et arborait une crinière châtaine, comme moi. Elle traînait le long de son corps des membres raides et glacés, comme moi. Elle mordait en permanence dans un fruit invisible, comme moi. On ne se quittait plus. Je la serrais entre mes bras en mangeant, en dormant. En fait, je ne distinguais plus qui de nous mangeait et dormait tandis que l'autre veillait. Notre complicité était parfaite.

Et puis un soir, je couchai Émilie à mes côtés. Ses paupières se fermèrent dans un bruit étrange, métallique, qui me repoussa dans l'îlot de ma chair. Le silence qui suivit

fut terrible; le sentiment de délivrance, aussi. Car si je me découvrais des doigts engourdis, un ventre affamé et une langue sèche qui frappait le contour de mes lèvres, ma compagne de tous les instants m'apparut comme une tombe. Et j'avais beau la secouer de toutes mes forces, je n'entendais plus que le son creux d'un espace infini mais inhabité résonner en elle.

Ma chambre avait été jusqu'alors mon seul univers. Des fenêtres perçaient ici et là ses parois lisses et hautes, à travers lesquelles j'apercevais ce qu'on appelle bêtement «la vie» grouiller. Son plafond s'était toujours dérobé à ma vue. S'il y avait quelque part une porte qui menait dehors, je ne l'avais jamais cherchée.

Émilie morte occupait le fond de ce vase clos. Je me levai en titubant et saccageai tout autour d'elle. Rien ne résistait à mes poings et à mes dents. Quand il n'y eut plus qu'elle, je la massacrai aussi sans pitié. C'est ainsi que la haine et moi ne firent plus qu'une et que j'entrai dans la parole vivante. Après, quand je vis les trous dans la carcasse de porcelaine d'Émilie, je pleurai. C'est ainsi que la nostalgie et moi ne firent plus qu'une et que j'appris ma vie durant à mordiller le cordon ombilical avec le tranchant des mots. Il n'y eut jamais de porte qu'au fond de ma bouche.

Dimanche demeure la cicatrice de cette dimension de l'existence. Dimanche, je joue donc à la poupée. Dimanche, je ne travaille plus d'arrache-pied à être, je suis. Dimanche revient chaque jour de ma vie. Dimanche est bien un jour de repos parce que j'ai une voix, un jour de fête parce que j'ai enjambé le cadavre qui barre l'entrée dans le temps. Dimanche, je suis la survivante : je fouille les abîmes parce que j'en suis revenue et que j'y sombre parfois encore. L'émotion me saigne toujours comme une truie, mais le trajet de trépas à vie s'apprivoise, quoi qu'on dise. Dimanche, je n'ai pas à être polie ou plaisante : j'explore autour de quels meurtres les familles ou les pensées se soudent.

C'est pourquoi j'aime les poupées. Elles lèvent le silence en moi. Elles sont le rappel de l'enfance assassinée, et d'Émilie qui me fit entrer dans le temps un dimanche, un certain jour du Soir. Maintenant, je sais qu'elle n'aurait jamais pleuré, mais j'ai voulu alors croire en l'impossible. Peut-être parce que la vie demeure plus forte que la mort, même dans la mort.